

gard désolé l'abîme ouvert devant elles. Mais l'épouse était peut-être moins à plaindre que sa rivale inconnue, car rien n'égalait en amertume la perte d'une félicité qu'on n'entrevoit que pour y renoncer.

—Seche tes larmes, dit-elle enfin à Marianne : on peut venir et nous trouver ensemble. Ce que tu m'as dit serait affreux, et tu serais en effet bien à plaindre si tout était vrai.

Mais j'hésite à accuser cette femme. Le malheur rend aveugle et injuste. Celui qui souffre croit être seul à souffrir. La vertu, Marianne, est un combat, et l'on ne sait pas ce qu'il lui en coûte souvent de larmes et de sacrifices pour ne pas succomber ! Prends courage : montre-toi plus forte que moi, que cette confiance a trop émue pour que je puisse maintenant me trouver en présence de Mme Duveyrier. Je vais me retirer dans mon appartement ; excuse-moi auprès d'elle si je ne la vois pas ce soir. Adieu, Marianne, adieu ; tu mérites d'être heureuse, et tu le seras, je l'espère.

Elle se leva, et se disposa à sortir du boudoir suivie de Marianne, qu'étonnaient ses dernières paroles et l'accent avec lequel elle les avait prononcées. Pendant la fin de leur entretien, deux hommes qui ne se connaissaient pas s'étaient présentés en même temps à l'hôtel ; l'un s'était dirigé tout droit vers l'appartement, l'autre vers les bureaux, où on lui avait annoncé l'absence du banquier, mais sans pouvoir lui dire si elle pouvait être ou non de longue durée. C'était pour avoir à cet égard des renseignements précis auprès de Mme Duveyrier, qu'il avait demandé à lui parler. Fanny Lascourt ouvrait la porte du salon au moment où cet homme y entre et échangeait un salut avec M. de Renneville. Quoique le jour fut très bas, elle le reconnut du premier coup d'œil, et s'arrêta comme frappée de terreur à son aspect. L'obscurité empêcha que M. de Renneville et Marianne ne s'aperçussent de son trouble et du mouvement de surprise que de son côté cet homme n'avait pu retenir en la voyant. L'inconnu, après des salutations assez gauches et une politesse affectée, s'adressa à Marianne :

—Je n'ai pas, dit-il, l'honneur d'être connu de madame : c'est la première fois que j'ai l'avantage de la voir ; madame est l'épouse de M. Duveyrier ? . . .

—Oui, monsieur, répondit Marianne, pendant que Fanny, pâle et immobile, le regardait avec un sentiment d'effroi toujours croissant, comme si sa présence dans cette maison eût été pour elle le pressentiment d'un malheur.

—Je désirerais parler à votre mari, mais on m'a appris qu'il est absent. Madame peut-elle me dire s'il reviendra bientôt ?

—Je l'ignore, monsieur.

—Je suis fâché de ne pas le trouver. J'ai quelque argent à placer, et avant d'accepter une proposition qu'on m'a faite ce matin, je voulais lui demander s'il prendrait cet argent pour le mettre dans une opération qu'il m'a expliquée il y a quelque temps, car je suis un de ses clients.

—Je ne puis, monsieur, reprit Marianne, vous donner aucune réponse satisfaisante.

—Je prie madame de m'excuser. Je tâcherai d'attendre quelques jours. Madame aura la bonté, dès que monsieur son mari sera de retour, de lui dire de me faire prévenir.

—Votre nom, monsieur ?

—Loustal, rue Vieille-du-Temple, no 8.

Loustal ! répéta tout bas Georges. Quelle rencontre ! c'est l'homme dont on m'a parlé et que je devais aller voir. Il tourna la tête du côté où était madame Lascourt, mais elle avait déjà quitté le salon. L'heure du dîner approchait : la mère d'Alexandre devait y assister ; Fanny laissait à sa place une surveillante désormais plus en état qu'elle même de remplir le devoir qu'elle s'était imposé. Elle regagna précipitamment son appartement, y resta à peine deux minutes, et après avoir recommandé à sa femme de chambre de ne pas dire qu'elle sortait, elle attendit au bas de l'escalier. Lorsque Loustal passa devant elle, elle lui dit :

—Vous m'avez reconnue, monsieur ?

—Parfaitement, madame. Vous êtes madame Lascourt.

Elle continua d'une voix brève, qui annonçait une résolution prise soudainement et sans réflexion :

—Je veux vous voir seul, monsieur, ce soir même.

—Je suis aux ordres de madame.

—Faites avancer une voiture de place. Si j'arrive avant vous, je vous attendrai à votre porte.

CHAPITRE QUATRIÈME

UNE PROFESSION LUCRATIVE.

La voiture s'arrêta devant le no 8 de la rue Vieille-du-Temple. L'ancien marchand n'était pas encore rentré : il fallut l'attendre. Lorsqu'il arriva, Mme Lascourt fut obligée, malgré sa répugnance, de s'appuyer sur son bras pour descendre du fiacre et pour monter l'escalier. Loustal l'introduisit dans un salon assez richement meublé, et elle se laissa tomber, plutôt qu'elle ne s'assit dans le fauteuil qu'il lui avança.

Il resta debout d'abord, attachant sur elle avec une curiosité impatiente ses petits yeux gris